

Stefano Esengrini

L'ÉCLAIR ET LA ROSE

*À l'approche des dieux*

*Reims, 26 juillet 2021*

*Prélude*

René Char

« ILS SONT LE PONT »\*

La première partie de cet ouvrage est dédiée à tous les désenchantés silencieux, mais qui, à cause de quelque revers, ne sont pas devenus pour autant inactifs. Ils sont le pont. Fermes devant la meute rageuse des tricheurs, au-dessus du vide et proches de la terre commune, ils voient le dernier et signalent le premier rayon. Quelque chose qui régna, fléchit, disparut, réapparaissant devrait servir la vie : notre vie des moissons et des déserts, et ce qui la montre le mieux dans son avoir illimité.

On ne peut pas devenir fou dans une époque forcenée bien qu'on puisse être brûlé vif par un feu dont on est l'égal.

(À l'occasion de la parution en 1955 de *Recherche de la base et du sommet* suivi de *Pauvreté et privilège*.)

---

\* M.-C. Char (éd.), *Char. Dans l'atelier du poète*, « Quarto », Gallimard, Paris 1996, p. 715.

*Nous ne retrouverons le Dieu que si nous ne perdons plus le monde, en existant vraiment dans la force que demande sa configuration.*

Martin Heidegger<sup>1</sup>

Deux anecdotes concernant René Char nous aideront à entrer intuitivement au cœur de notre interprétation du thème proposé par Thierry Delobel pour cette édition des *Journées Robert Marteau*. La première, plus immédiate, met en scène le poète et Pierre André Benoit comme imprimeur de plus d'une centaine de livres de Char, livres souvent accompagnés d'une ou plusieurs gravures. Rien d'étonnant alors à ce que la « réactivité » soit sa qualité distinctive – certainement la plus aimée du poète, qui lui écrivait en janvier 1958 :

Vous êtes céleste, donc rapide.<sup>2</sup>

La deuxième anecdote concerne Char et Martin Heidegger. Par le récit de leur première rencontre en 1955, à laquelle Jean Beaufret a également participé, on apprend la réaction du philosophe allemand à la pensée exprimée par Char, pensée selon laquelle

la poésie est de toutes les eaux claires celle qui s'attarde le moins aux reflets de ses ponts.

Ainsi commentait Beaufret :

Heidegger admirait cette rapidité dont la loi est de brûler les étapes.<sup>3</sup>

Le sculpteur basque Eduardo Chillida a souligné quelque part comment la musique de Mozart, bien que particulièrement touchante dans les adagios, voit la prééminence des mouvements rapides, très rapides...

\*

Commençons par la remarque qui conclut le premier des deux écrits de François Fédier que nous avons identifiés comme un moyen d'accéder à la rapidité – pour nous : l'éclair – en tant que phénomène céleste. Dans ce que nous avons découvert être l'un de ses premiers essais – publié en 1971 dans le

---

<sup>1</sup> M. Heidegger, *Réflexions II-VI. Cahiers noirs (1931-1938)*, Gallimard, Paris 2018, p. 46 (« Wir finden den Gott erst wieder, wenn wir die *Welt* nicht mehr verlieren und in Kraft der *Weltbildung* wahrhaft existieren »).

<sup>2</sup> René Char [catalogue], Gallimard, Paris 2007, p. 139.

<sup>3</sup> M.-C. Char (éd.), *Char. Dans l'atelier du poète, op. cit.*, p. 721.

Cahier de L'Herne consacré à René Char et édité par Dominique Fourcade – le philosophe français écrivait emblématiquement :

Ce qui est en pleine lumière, mais dont il y a inconvenance à parler, est le secret. Où le mensonge n'est plus possible, là commence notre métier.<sup>4</sup>

Quelques mois après sa mort, nous semblons reconnaître dans les mots que nous venons de lire cette probité qui a marqué chaque expression de cet homme d'une finesse d'esprit immaculée. Quelle est alors la nature de ce secret ? et de quel ordre de métier parlons-nous ici ? Peut-être que ce métier se prête d'une manière tout à fait singulière à approfondir l'origine de ce secret, sans pour autant prétendre en déconstruire le caractère énigmatique. Comment s'acclimater autrement à cette énigme, pour accorder notre séjour à la rencontre avec cette dimension – le sacré – qu'on considère le lieu où vivent les dieux ? A son tour Heidegger demandait :

L'habitation de l'homme aujourd'hui est-elle le séjour dans la soustraction de ce qui est en haut ?<sup>5</sup>

Je ne pense pas me tromper si j'interprète le métier dont il est ici question en termes de ce métier philosophique que Fédier a pu acquérir lentement depuis 1955 grâce à l'enseignement de Jean Beaufret et, trois ans plus tard, à la fréquentation de Martin Heidegger lui-même. Un métier, ajoutons-nous, qui a atteint son excellence dans l'art de la traduction et, plus précisément, dans la relation géniale, c'est-à-dire génératrice de sens, avec sa langue maternelle.

C'est en effet toujours dans un nouveau rapport au mot que Heidegger a promu la désobstruction de la métaphysique de cet oubli de l'être qui avec le temps s'était traduit en oubli de l'aspect verbal du participe présent du verbe être en faveur de sa signification nominale. Encore : l'oubli (de l'oubli) de la duplicité inhérente au grec *to on*, l'étant, a conduit à concevoir la réalité comme un ensemble d'éléments « simplement » présents, c'est-à-dire à portée de main et utilisables. Désormais réduits à de simples faits, c'est-à-dire non questionnés par rapport à leur être-donnés, ils auraient été privés de la possibilité de constituer un monde, à comprendre ici comme un tout unitaire capable d'émouvoir l'homme et de l'amener à faire face à l'aventure inaugurée par ce qui est présent en tant qu'il surgit (apparaît) et vient à sa rencontre.

Précisément pour rendre compte de cet ordre de préoccupations, François Fédier est allé alors jusqu'à donner à son texte le titre de *Présent*, qu'il entendait sans surprise comme don... De la même manière, les analyses de Heidegger avaient fini par s'orienter vers une compréhension de la façon dont

---

<sup>4</sup> F. Fédier, *Présent*, in D. Fourcade (éd.), *René Char*, Cahier de L'Herne, Paris 1971, p. 120.

<sup>5</sup> M. Heidegger, *Reden und andere Zeugnisse eines Lebensweges*, GA 16, Klostermann, Frankfurt a. M. 2000, p. 717.

l'art allait apprendre à lire la présence – c'est-à-dire la vérité – des choses. A ce propos, écoutons la traduction à quatre mains par Beaufret et Fédier d'une courte composition intitulée *Cézanne* qui figure dans le Cahier de L'Herne cité plus haut :

Dans l'œuvre tardive du peintre, la différence  
de ce qui vient dans la présence et de la présence elle-même  
s'unifie en simplicité, elle est « réalisée » et  
simultanément remise à elle-même,  
transfigurée en identité d'énigme.<sup>6</sup>

Le métier du philosophe, dans sa pondération du secret gardé dans la différence entre apparaître et être-présent, vise à tracer l'horizon ou la dimension dans laquelle chaque étant entre en présence et, en même temps, se voit nécessairement en relation, quant à son sens, avec ce qui est autre que lui-même. C'est pourquoi le caractère « préparatoire » de la parole philosophique – avec son *Schritt zurück* ou pas qui rétrocede – peut faire place à cette présence qui ne se réduit pas à sa simple vérifiabilité, mais qui, plus intimement encore que toute irruption, semble s'opérer en lévitant.

Au service de la parole poétique, qui éclate dans le chant qui fait resplendir la sacralité de toute présence-révélation, la parole noétique prépare l'espace-et-temps qui accueille tout étant dans son surgissement et déploiement, et qui, précisément parce qu'il ne se résout pas en telle ou telle chose, anticipe même l'épiphanie la plus éclatante en faveur d'une atmosphère où tout est en suspens.

Ainsi, si l'éclair est l'élément qui, comme une étincelle, fait briller toute chose en la manifestant sous sa propre lumière, il faut s'apercevoir de l'instant qui ne suit qu'en apparence celui de la fulguration, dans la mesure où il lui est consubstantiel. En effet, lorsque l'écho sourd qui accompagne le coup de tonnerre se répercute, on peut percevoir, même dans l'obscurité, l'espace-et-temps dans lequel l'éclair et le tonnerre se propagent. La présence chantée par le poète – précisément parce qu'il va toujours de l'avant – ne vibre-t-elle pas d'un frisson qui révèle la tendresse originaire de chaque irruption ? Cette tendresse ne dicte-t-elle pas la mesure du séjour de l'homme entre la terre et le ciel ?

La faveur des étoiles est de nous inviter à parler, de nous montrer que nous ne sommes pas seuls, que l'aurore a un toit et mon feu tes deux mains.<sup>7</sup>

\*

---

<sup>6</sup> M. Heidegger, *Cézanne*, in D. Fourcade (éd.), *René Char, op. cit.*, p. 183.

<sup>7</sup> R. Char, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris 1995, p. 398.

Précisons le sens de ces premières considérations, dans l'espoir de pouvoir accéder à une question qui décide de la nature du dialogue que la pensée et la poésie entretiennent entre elles.

En effet, partant de l'avènement de la parole poétique de Char et de la possibilité qu'elle a préparée d'entendre l'étant, ce qui est, comme « ce qui vient », Robert Marteau a pu esquisser dans un essai paru en 1968 aux pages du magazine canadien *Liberté* les traits essentiels de la posture assumée par l'homme face à ce qui lui est offert et qui l'appelle. Dans cette perspective, les phénomènes du « feu », de « l'étincelle », de « la foudre » et de « l'éclair », faisant corps avec ceux d'« irruption », de « source » et de « révélation », sont nécessaires pour comprendre ce qui est « présent », au sens d'« initial » ou, mieux encore, d'« inaugural » – « perpétuellement », chaque jour à nouveau.<sup>8</sup>

Cependant, l'écoute de la parole de Char, à laquelle le texte de Marteau doit son origine, révèle un trait supplémentaire de la rencontre de l'étant qui permet de saisir la confiance (fragile, mais intacte) sous-jacente à cette source de mémoire héraclitéenne qui, avec le feu, nomme le sens d'être que nous recherchons. Afin de déterminer un *Ausweg* capable de faire enfin face aux utopies sanglantes du XXe siècle et, en même temps, de préparer le retour d'un monde où les dieux sont présents, Char écrivait :

Depuis l'opération des totalitarismes nous ne sommes plus liés à notre moi personnel mais à un moi collectif assassin, assassiné. Le profit de la mort condamne à vivre sans l'imaginaire, hors l'espace tactile, dans des mélanges avilissants.<sup>9</sup>

A vrai dire, c'est à Georges Braque que l'on doit l'occasion de saisir de manière plus fine la portée de cette interprétation et, avec elle, le projet d'un nouveau commencement pour l'humanité occidentale, encore plus inaugural que ce que promet la tradition métaphysique. Après avoir rappelé, en effet, que l'amitié entre Char et Braque s'est épanouie précisément en relation avec le volume de poèmes de Char – *Seuls demeurent* – qui avait marqué le chemin de Marteau lui-même, il peut être utile d'apporter quelques précisions sur la structure interne de ce livre, mais aussi de l'ouvrage dans lequel il est lui-même contenu.

Publié en 1945, *Seuls demeurent* se termine par l'une des premières tentatives de Char pour définir le statut de la parole poétique ; les cinquante-cinq aphorismes dont est composé *Partage formel* ont dû également attirer l'attention de Martin Heidegger, lorsque le philosophe a pu en lire un extrait significatif dans la revue *Confluences* sur ces pages mêmes dans lesquelles il avait eu l'occasion de s'apercevoir de la haute idée de philosophie entretenue par Jean Beaufret. Quant à *Fureur et mystère*, l'ouvrage qui recueille *Seuls demeurent*, nous nous limitons à souligner la présence en son sein des fondamentaux

---

<sup>8</sup> R. Marteau, *Le retour des dieux*, « Liberté », Montréal 1968, p. 41.

<sup>9</sup> R. Char, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 579.

*Feuillets d'Hypnos*, composés entre 1943 et 1944 et dédiés de manière très significative à son ami fraternel Albert Camus en tant que

premier homme [...] d'une aurore indécise et difficile.<sup>10</sup>

Écoutons maintenant les propos de Char contenus dans le *Bandeau de « Fureur et mystère »* (1948), où l'on voit une première trace de cette tendresse que nous avons évoquée plus haut et que l'on retrouvera dans l'œuvre et la pensée de Braque, ainsi que dans l'attention insistante réservée par Heidegger à la lutte entre la révélation et le mystère. En fait, en supposant que

le poète est la partie de l'homme réfractaire aux projets calculés,

Char continue peu après :

*Fureur et mystère* est, les temps le veulent, un recueil de poèmes, et, sur la vague du drame et du revers inéluctable d'où resurgit la tentation, un dire de notre affection ténue pour le nuage et pour l'oiseau.<sup>11</sup>

« Espace tactile », disions-nous avant, et maintenant : « affection ténue pour le nuage et l'oiseau »...

En nous inspirant de l'œuvre picturale et graphique de Braque et, en particulier, de ce thème choisi du cubisme (synthétique plutôt qu'analytique) qu'est la nature morte, essayons de dire ceci : loin de nous limiter à montrer un état de fait, qui en tant que tel serait quelque chose de mort, c'est-à-dire de rigide et d'aride, le peintre entend laisser transparaître une ferveur à travers la composition qui peut être perçue par la relation entre les étants « présents » sur la toile.

Cette relation, qui ne s'identifie à aucun étant particulier, définirait une atmosphère capable de susciter chez le spectateur le désir de toucher (avec les yeux) cette pomme ou ce verre, afin que le monde entier, représenté ici en miniature, se remette à concerner l'homme, l'invitant à adopter cette attitude de sollicitude qui ne sait percevoir le secret qu'en présence des choses, dans cet espace-et-temps intermédiaire entre le surgissement et l'apparition accomplie.

D'où l'expansion, comme en suspens, d'une dimension à l'intérieur de laquelle les choses sont, c'est-à-dire se déroulent, flottant, fluctuant – donc non sous la forme de quelque chose qui éclate et s'embrase, mais comme ce qui est encore traversé par le néant d'où il vient : par exemple, un arbre en avril, incertain de ses fruits... Bref :

Il faut trembler pour grandir.<sup>12</sup>

---

<sup>10</sup> A. Camus, *Œuvres complètes IV (1957-1959)*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris 2008, p. 945.

<sup>11</sup> R. Char, *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 653.

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 776.

\*

Les fréquentes références à l'éclair et au feu ont déjà permis de mettre en évidence le nom d'Héraclite – avec ceux (jusqu'ici non discutés, et dont nous ne parlerons pas) de Rimbaud et de Georges de La Tour – comme l'une des influences décisives de l'œuvre de Char depuis *Seuls demeurent*, ainsi qu'en témoigne l'aphorisme XVII de *Partage formel*, dûment commenté par François Fédier dans l'article qu'il a consacré au poète dans le monumental *Dictionnaire Heidegger*.

Mais c'est à un autre texte que nous souhaitons nous consacrer pour approfondir notre compréhension de la tendresse à l'origine de ce que Char (et Marteau avec lui) appelait « l'instant de cette source entière [du monde] ». Ainsi, au prodigieux *Héraclite et Parménide* de Jean Beaufret, dédié à Char et contenu sans surprise dans le susdit Cahier de L'Herne, on préfère un deuxième essai intitulé *La Naissance de la philosophie*, qui figure dans le premier tome du *Dialogue avec Heidegger* et qui a d'abord le mérite de présenter le phénomène de la philosophie à la lumière de la différence entre apparaître et être-présent et, en plus, de la soi-disant « structure onto-théologique de la métaphysique », qui nous permettra d'éclairer la question des dieux grâce à la pensée héraclitéenne du monde comme *kosmos*.

L'être, en effet, n'est pas un prédicat de l'étant, c'est-à-dire qu'il ne peut être rattaché à telle ou telle détermination propre – pour reprendre un exemple de Beaufret, l'être d'un arbre ne réside ni dans son être en fleur, ni dans son être un pommier –, mais c'est ce qui les anticipe, en demeurant en retrait aussi bien de l'un que de l'autre « pour simplement s'y laisser voir comme celui qu'il est ».<sup>13</sup> Par conséquent, si le monde en tant que *kosmos* n'est pas un étant déterminé, mais l'arrangement qui permet aux différents étants de s'éclairer mutuellement, il ne coïncide même pas avec le divin, agissant plutôt comme un foyer ou un feu autour duquel se configure la relation entre l'homme et Dieu.

Si nous devons préparer quelque chose comme un retour des dieux, il conviendrait d'abord de s'acclimater à cette disposition en retrait qui est le fondement de tout surgissement et de toute révélation et qui définit quelque chose de recueilli et d'intime qui préserve la possibilité de tout étant d'entrer en contact avec ce qu'il est autre que lui-même. Le monde devient ainsi le lieu au sein duquel s'articule ce « rapatriement des dieux » qui est à la fois « rapatriement de l'homme, et de la terre elle-même en son ciel » (Marteau).

\*

Nous arrivons ainsi à un second écrit de François Fédier qui nous guidera sur notre chemin du sacré ou, comme nous venons de l'apprendre, du monde. En effet, étant donné que le mot même de « sacré » dérive d'une

---

<sup>13</sup> J. Beaufret, *Dialogue avec Heidegger*, t. I, Minuit, Paris 1973, p. 23.



traduction quelque peu inexacte et trompeuse de l'allemand *heil, heilig* (angl. *whole*), on peut dire que cette *Lettre à Robert Marteau (Parole, poème, sacré)* a le mérite d'insister sur le rapport entre la pensée et le chant à la lumière du phénomène grec de l'entier (*to holon*).

En effet, l'entier, comme le monde, ne se réduit pas à la totalité, qui laisse encore les choses séparées les unes des autres, simplement juxtaposées, mais pointe dans la direction de la dimension qui unit toutes les choses et les maintient mutuellement en dialogue. Voici ce que Fédier a invité son ami à saisir de la relation de communauté qui s'établit dans un monde vrai :

Alors parlerait étrangement le propos d'Héraclite : « Il y a des dieux, ici-même ! » – ici-même, dans cette chambre où j'écris, dans ce lieu, quel qu'il soit, où tu me lis. Oui, dans la simple mesure où il y a esprit, et que cet esprit n'est pas hypostasié en « mon », ou bien « ton » esprit.<sup>14</sup>

A l'intérieur d'un tel espace-et-temps, un dieu apparaît alors comme « une figure originelle de la vie infinie du monde ». Ainsi s'exprimait Walter Friedrich Otto à propos de l'expérience grecque du divin :

Les différents moments où s'articule la vie unifiée du monde ne sont en vérité rien d'autre que des Dieux [...]. Mais chaque Dieu, dans l'acte qui révèle *un moment du monde*, révèle en réalité toujours *le monde entier*.<sup>15</sup>

Quelle figure faut-il choisir maintenant pour sceller la pensée du retrait comme phénomène capable de configurer un monde ? Trois aphorismes viennent à notre secours pour préciser le sens de l'inapparent autour duquel gravite la pensée aurorale d'Héraclite (rappelons en passant que le deuxième aphorisme est cité par Marteau dans son essai). Prêtons attention :

À une rose je me lie.

Nous sommes ingouvernables. Le seul maître qui nous soit propice, c'est l'Éclair, qui tantôt nous illumine et tantôt nous pourfend.

Éclair et rose, en nous, dans leur fugacité, pour nous accomplir, s'ajoutent.<sup>16</sup>

Une rose est donc ce qui, dans la fugacité qu'elle partage avec l'éclair, sait ajouter à l'instantanéité du choc la tendresse d'une douce ouverture qui ne s'attarde pas dans une vaine satisfaction de soi, mais évoque la vigueur avec laquelle elle sait comment se tenir debout en se protégeant, aboutissant au même temps à un geste d'offrande. L'éclair et la rose se complètent pour former cet entier qui, chez l'homme, associe la pénétration du regard à la

---

<sup>14</sup> F. Fédier, *Lettre à Robert Marteau*, « Liberté », Montréal 1973, p. 9.

<sup>15</sup> W. F. Otto, *Theophania*, il melangolo, Genova 1996, pp. 105-106.

<sup>16</sup> R. Char, *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 381.

capacité de comprendre les choses à partir d'une identification ou d'une imprégnation au terme de laquelle seule nous arrivons à voir ou, mieux encore, à entendre quelque chose.

Robert Marteau semble accéder à cette même sphère inviolable lors d'une expérience de l'omniprésence trépidante du sacré que le poète rappelle dans un de ses sonnets composé le lundi 24 octobre 2005 et aujourd'hui contenu dans *La venue*, huitième volume de la magistrale *Liturgie* – une œuvre qui, dans sa structure et sa genèse, rappelle *Leaves of Grass* de Walt Whitman, où la multiplicité de l'expérience poétique décrit une corolle infiniment variée autour d'un seul calice intact :

La pluie et la rosée ont répandu dans l'herbe  
Une profusion de perles qui scintillent,  
Des fragments et rayons de soleil qu'elles feignent  
De briser mais dont tout de même vous voyez  
Des débris s'évanouir, persister, renaître  
Ici et là et partout où vos yeux se transportent,  
Et le ciel au-dessus aspire à ce rosaire  
Qu'il a d'abord contribué à répandre.  
Ainsi s'effectue en un même mouvement  
Le renouvellement du don, l'éclosion  
De la prière. L'écart incompréhensible  
Se fait source de soif et de reconnaissance.  
Le mathématicien lui-même confirme  
L'existence d'une inconnue au sein des nombres.

Je vous remercie pour votre attention.